

PELRAS Olivier

La MEMOIRE d'AIMER

*Nous souvenons-nous encore de notre essence,
cachée derrière nos histoires de Vie ?*

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-227-1264-4**

©olivier pelras

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
Intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PRECAUTIONS ou le REBUS D'EXISTER

Notre véritable combat d'homme, celui qui incarne notre vocation terrestre consiste à se débarrasser de notre « Je », où plutôt à le dissoudre dans un plan plus universel. « Je » n'est pas soi, mais une infime partie de l'iceberg de notre âme. C'est sa forme émergée qui parfois se montre si imposante et grandiose qu'on la croirait tel un empire simplement soutenue par sa propre puissance. « Je » est fait de cette glace qui recouvre l'être et emprisonne le fluide mouvant de l'existence. Et comme chaque banquise qui se coupe du tout, elle dérive inexorablement, échouant son vide au fil d'un océan de vie. Quand « Je » suis figé dans cette fixité à exister, pour ou contre avec ma bouche gourmande ou critique, « l'être » peut-il encore s'exprimer?

« Tu » n'est pas moi non plus. « Tu » est un pont entre « Je » et l'autre, « Je » et « Soi » dans cette alchimie qui nous recrée à chaque instant de conscience. Le champ d'équilibre de l'homme se construit dans cette distance fragile, indéfinissable entre « Je » et « Tu », entre « Toi » et « Moi ». Dans cette multitude de distorsions s'immisçant dans l'infime et grandiose périmètre des âmes empêtrées dans le tumulte de l'amour.

Un jour elle m'a dit : « Tu ne dis jamais « Je », tu préfères me poser des questions parce que tu ne sais pas te questionner toi-même ». Elle avait tellement raison. Mon besoin : c'était elle. Alors peu importe où elle allait, peu importe ce que qu'elle voulait dans la mesure où tu étais avec elle. Ce « Tu » est devenu un autre moi-même, un espace habité par l'autre qui peu à peu réapprend à exister dans l'unité au Tout.

A MH, ma compagne de vies

UN MONDE CLOS

Cela fait une semaine qu'elle est partie. Partie sans crier gare. C'est bizarre entre l'avant et l'après, tu n'es plus le même. Quelque chose de toi s'en est allé aussi. Il n'y a pas beaucoup de mots pour expliquer le vide, sauf qu'avec elle, tout un pan de vie s'est arraché. Tu ne sais pas exactement ce qui a déserté ton corps mais un néant persiste dans chacune des fibres de ton être. Dans la maison où elle n'est plus, l'absence s'appesantit sur tes épaules et chaque minute qui passe t'alourdit un peu plus. Tu ne comprends pas pourquoi ce poids oppresse ton cœur si fort. Tu arrives à peine à respirer, comme si tu touchais les limites d'exister, presque un étouffement, avec la vie qui manque.

Parfois des larmes jaillissent de tes yeux et tombent sur le parquet. Plus rien ne fait obstacle à la tristesse, ni tes paupières, ni tes cils. Rien de ce que tu pourrais imaginer pour assécher ta peine. Si tu craquais une allumette pour repousser la noirceur qui t'habite, le souffle sombre de l'ombre l'éteindrait. Et puis tu le sens bien, ton corps n'a plus de désir. Tu n'as plus le moindre pouvoir sur lui. Il se laisse choir n'importe où, se recroqueville à même le sol, contre un fauteuil, près d'un mur et attend que quelque chose l'emporte. Peut-être ton âme l'a-t-elle abandonnée ? Alors plus rien ne le redresse. Marie dit que nous sommes des âmes sœurs. Sans doute la tienne est-elle partie l'accompagner vers un ailleurs que tu ne connais pas.... Tu as bien pensé partir à sa recherche ; mais sans âme, il n'y a plus de lien. Il ne reste que la solitude. L'univers n'a plus de résonnance. On se trouve coupé du soleil, des arbres, des fleurs, de la vie dans un appartement que les champs de l'invisible ne traversent plus. Sans âme comment l'amour peut-il voyager ?

Cela fait plus de dix jours que tu n'as pas quitté cet espace suspendu au faîte d'un immeuble d'une rue de Toulouse. Il n'y a plus de fruits dans la corbeille sur la table. Le réfrigérateur s'est dépeuplé, comme une maison vidée de locataires. Il ronfle doucement pour t'interpeller mais tu n'as pas faim. Son

moteur fonctionne mais il ne sert à rien. Toi, tu ne sers à rien non plus. Les journées se passent, enfoncé dans le canapé, tes yeux rivés sur le vélux du toit pour contempler les nuages. Le silence a gagné toutes les pièces, insidieusement. Tu n'as pas cherché à lutter. Tu n'as plus personne à qui parler. Et quand tu te parles à toi-même, tu n'obtiens aucune réponse. Tout s'est figé comme dans les contes d'antan. Ces contes où le temps s'arrête et où les courtisans s'endorment. Peut-être que tu dors toi aussi et que ceci n'est qu'un rêve ? Il faut simplement attendre. Attendre le retour de la princesse pour que tout renaisse à nouveau. Mais la princesse ne revient pas...

Dehors pourtant, dans la rue, des gens déambulent encore, le matin, le soir, la nuit. La ville fourmille de pas. Les êtres passent, repassent pour des raisons que tu ne sais plus, que tu ne comprends plus. Pourquoi faut-il toujours avancer quand on se croit en vie ? Tu n'en a plus la moindre idée aujourd'hui. En tout cas, tout semble continuer dans cet ailleurs dont tu ne sais s'il est un paradis ou un enfer. Ici, tu es juste dans cet entre-deux. Tu n'as pas choisi encore ; cela dépend de quand Marie reviendra. En regardant sur la pendule de la cuisine, tu as remarqué qu'aucune date ne s'affichait, ni jour, ni mois, juste deux aiguilles bougent sur le cadran. C'est embêtant, tu ne peux pas compter le temps qui passe avant qu'elle ne revienne. Parfois, un tintement sonore égrène mécaniquement son carillon, pareil à un chapelet qui se récite inlassablement. Mais à quoi peut bien servir le temps quand on est seul à l'habiter ?

Depuis deux jours, le chat a disparu aussi. Peut-être commençait-il à s'ennuyer avec toi ? Il s'est éclipsé sans prévenir lui non plus, sûrement par une fenêtre qui donne sur les toits. Tu l'avais laissée ouverte. Il fait parfois si chaud l'été à Toulouse. Marie aimait les chats. Non, Marie aime les chats ! Tu ne sais plus très bien comment il faut le dire, si le passé peut rattraper le présent et faire réapparaître ce qui n'est plus. Ce que tu te rappelles, c'est que vous vous en étiez fait le cadeau peu après votre aménagement ensemble. Cela fera bientôt deux ans, à la fin du mois d'août. Vous l'aviez adopté lors d'une exposition féline sur les bords de la Garonne. Marie n'avait vu que lui. Un chat de race, d'un magnifique gris

bleuté. Un Chartreux aux oreilles surmontées d'une fine touche de poil s'évasant comme un bouquet à leurs pointes. Pour toi, il ressemble à un petit lynx apprivoisé. Marie raconte que deux étoiles couronnent sa tête, une pour le guider, l'autre pour le protéger. Depuis, tu regardes différemment les étoiles. On dit que les chats ont des prémonitions et changent sept fois de vies. Cette histoire te trouble. Peut-être qu'un de ces temps est venu, qu'il a senti qu'il fallait partir vers un ailleurs plus faste, plus près des étoiles, plus près de Marie. Toi, tu n'as pas encore eu de prémonition et tu n'as pas sept vies, à peine une, peut être beaucoup plus, mais tu n'en es plus très sûr aujourd'hui. Pour les vies, il n'y a que l'âme qui sait. Nous, on a tout oublié. Quelque chose te dit pourtant de patienter, avec insistance. Tu ne sais pas qui te parle : Ta pensée, l'esprit de ton corps. C'est bizarre, ce tintamarre en toi, comme des instruments d'un orchestre qui batifolent avant l'accord. Mais personne ne tient la baguette et le bruit assourdit toute ta tête. Le jour, la ville est tellement bruyante. Par les ouvertures mal insonorisées, des gémissements et cris de trompettes, cuivres, cors, tubas viennent rajouter leur fanfare, parfois tu n'arrives plus à t'écouter penser. Peut-être une voix se fera-t-elle entendre pour amorcer la mélodie ?

A bien réfléchir, tu te demandes si la disparition du chat n'était pas un signe céleste pour que tu rejoignes toi aussi cet ailleurs. Si Marie chuchotait son secret, tu ne pourrais pas même l'entendre. Non ! Il faut vraiment partir ! Tu le sens bien. D'ailleurs à cette idée, ton corps se remet en mouvement, sans précipitation. Tu as ressorti ton grand sac pour préparer ton départ et le remplir un peu. Au fil des heures, pendant que tu t'actives, une certitude s'impose : Marie t'attend. C'est étonnant, tu croyais le contraire et d'un coup tout s'est inversé. Est-ce la vérité ? Y a-t-il d'ailleurs une vérité si ce n'est celle que nous percevons en notre cœur ? Pour les chats, les choses sont sans doute plus simples. Il t'avait simplement précédé pour rejoindre Marie. Il aimait tant se frotter contre ses jambes en ronronnant. Elle ne pouvait marcher sans qu'un léger grondement n'accompagne ses pas, comme une douce musique. Pour Marie, la musique est bien

plus qu'une passion, c'est l'accord parfait de son existence. Toi, tu ne connais qu'une seule note juste... son amour.

Le sac est bouclé. C'est curieux, Marie n'est plus là, mais maintenant que tu es prêt, l'empreinte de sa présence te retient encore. L'ultime impulsion manque. Avec ces jours sans suite, tu t'es sans doute vidé de ta substance, comme si chacune des émotions qui coloraient ton corps avait retiré son pigment. A trop rester prostré à l'aplomb du vélux, ta peau s'est blanchie pareille à un vieux parchemin. L'absence appelle la transparence parce que dans la solitude, la vie n'a plus de chair.

La nuit, les pensées continuent encore à discourir puis suspendent un peu leurs bavardages, le temps d'un court sommeil. Mais les pensées n'ont pas de couleur. Elles vont et viennent comme les nuages et déclinent leurs sempiternelles images jusqu'aux tâches sur ton cœur.

Tu ne sais pas pourquoi mais tu pressens qu'il faut faire vite désormais. On dit que les signes qui changent les destins ne passent qu'une fois. L'espace entre deux vies est si fugace, en un instant on part puis on ne revient plus. Il faut se tenir aux aguets, être prêt pour l'instant précis qui t'emporte.

Cet après-midi quelque chose d'étonnant s'est produit. Le carré du vélux s'est subitement rempli d'obscurité ; pas le moindre centimètre n'a échappé à l'assombrissement. Une ombre froide et noire a plané sur ton corps, tu n'en es pas certain mais elle t'a presque touché. Tu as senti qu'elle avait le pouvoir de t'envelopper entièrement, alors tu as baissé les yeux et tu a saisi ton grand sac, il te semblait qu'en le tenant dans ta main, tu pouvais te sauver. La porte s'est refermée derrière toi. C'est curieux, parfois les signes ne sont pas joyeux.

COURSE A L'ABSENCE

Marie s'est amourachée d'une vieille étable en pierre dans les Pyrénées. Elle veut en faire son arche de Noé. Mais un Noé qui ne serait pas seul puisqu'elle veut tout vivre avec toi. Tu ne sais pas s'il y aura un jour un déluge, mais sans elle à Toulouse, ton cœur s'est déjà noyé. Un long travail de rénovation a été entrepris et les travaux se sont achevés depuis peu. Vous pouvez enfin profiter de la bergerie. Marie n'est pas vraiment partie au bon moment. A moins que ce soit pour ce moment qu'elle est partie, mais cela, elle ne te l'a pas dit.

La bergerie est accrochée sur les hauteurs, l'hiver elle surplombe les lourdes masses sombres des nuages et glisse furtivement dans les trouées ensoleillées pour échapper à la pesanteur du monde. Parfois la partie de cache-cache cesse et tout devient opaque. Il n'y a qu'à espérer. Mais pourtant tu le sais, les cumulus ne sont qu'un des masques du soleil, ils cachent juste le paradis. Ceux qui n'ont pas les yeux pour voir, connaissent à peine son visage ... au paradis. D'ailleurs, ils ne savent vraiment pas s'il existe. Toi, tu le sais. Tu l'as connu dans les yeux de Marie. Les nuages sont pourtant si épais. Enfin, quand tu seras là-haut près du ciel, ta vie sera du même bleu lumière que les iris de Marie. Elle aura le même regard, le même amour. Tu garderas les mêmes rêves, le même chat, mais le soleil durera plus longtemps.

En arrivant, la porte est close ainsi que les volets. Cela te fait sourire. C'est un peu comme cela que tu l'avais imaginé. Marie aime faire des surprises. Elle a dû soigneusement se dissimuler. Elle dit souvent que la séparation ne rend que plus intense le plaisir des retrouvailles. Pourtant depuis que tu vis avec elle, tu n'es jamais parti, elle non plus d'ailleurs, enfin jusqu'à aujourd'hui. Tu décides donc d'entamer les recherches dans les sentiers environnant la bâtisse. Tu épies sa présence à chaque détour des chemins. Parfois tu presses le pas, craignant que sa silhouette ne s'efface derrière un bosquet avant que tu

n'arrives, que tu cries et qu'elle n'entende pas. Mais rien, elle continue à te faire languir.

Hier, elle ne s'est pas montrée non plus et tu n'as pas trouvé le moindre indice. Tu trouves qu'elle exagère, du coup tu te sens moins de courage aujourd'hui. Tu t'es assis sur une grosse pierre blanche au beau milieu des champs juste quand le soleil a entamé son déclin en fin d'après-midi. C'est le moment que tu préfères. Sûrement parce que le rougeoiement de ses rayons t'apaise. Là, tu écoutes chaque soupir du vent dans l'espoir d'entendre son âme glisser une parole.

Marie doit bien t'attendre quelque part. Elle avait promis qu'elle ne te laisserait jamais seul. Vos âmes avaient tissé leur brin de fortune à la croisée des champs, avec chaque herbe des jours partagés. C'est un lien si vivace qui pousse avec l'amour. Pourtant tu le sens, tu commences à perdre pied. Tu ne dors plus. Tu marches le jour et la nuit, mais elle échappe sans cesse et le chat n'apparaît pas.

Ce matin, tu n'as pas eu la force de sortir, tu es resté couché. Ton errance s'est poursuivie mais avec les yeux de l'intérieur. Ceux qui s'ouvrent, quand, ce qu'on voit autour de soi ne suffit plus. Tu as redécouvert toutes les bribes de Marie, cachées dans des replis de ta mémoire. C'était comme un miracle. Elle vagabondait à nouveau en toi dans un monde où tout renaissait à chaque battement de cœur. La journée s'est étirée comme une douce somnolence, voguant de mémoires en mémoires, dans ces inflorescences à deux, bourgeonnant bien après leurs saisons. Marie caresse langoureusement son violoncelle. L'archer susurre une douce mélopée. Tu vibres sous ses cordes. Ses mains glissent sur ta peau, t'empoignent de sa musique. Elle te saisit le cœur comme une partition nouvelle s'éveillant d'un songe de papier. Mouvements de musique, de son bras à l'instrument, de son âme à ton corps. Kaléidoscope de sensations, avec juste cet infime saignement du manque qui s'écoule en un minuscule filet. Le manque, c'est le présent qui ne se reconnaît pas. L'angoisse de l'instant où la musique se tait et que l'amour ferme sa partition, qu'il n'y a plus rien à jouer.

SOUVENIRS

Tu étais tombé sur elle au sortir du métro au début du printemps. Elle était encombrée d'un volumineux boîtier. Tu compris plus tard qu'il s'agissait de l'étui de son violoncelle. Elle le tenait d'une main, tirant de l'autre sa lourde valise. Elle arrivait de Paris pour donner un concert à Toulouse. Tu lui avais proposé ton aide. Elle avait accepté. Tu t'étais souvent questionné sur cette permission donnée. Marie était plutôt réservée, un peu hautaine de prime abord, en tout cas peu encline à se laisser aborder. Elle savait d'un seul regard tenir à distance tout importun. Qu'elle ait pu accepter ton aide ce jour-là, tenait du miracle. Pourquoi toi ? Elle avait retenu la thèse d'une intuition de son ange ou du tien, peut-être des deux, peu importe ! Pour elle, c'était un complot divin et elle s'en réjouissait. Tu n'engageais pas non plus facilement conversation avec une jolie fille, tu te laissais trop facilement impressionner. Il te fallait un temps. Mais là, tu avais été comme saisi d'une audace inhabituelle, sûrement grâce à l'expression fugitive de découragement que tu avais lue sur son visage. Cette jeune femme qui se démenait, avec une telle volonté, pour maintenir son long étui noir sur les marches de l'escalier mécanique.

Tu lui avais parlé, lui proposant de porter son violoncelle jusqu'au cloître des Jacobins. Elle t'avait simplement remercié. Vous aviez marché le long des arcades de la place du Capitole. Les peintures accrochées au-dessus de vos têtes t'avaient donné l'occasion de rompre le silence un peu gêné qui s'était immiscé entre vous. Elle avait levé les yeux découvrant avec surprise les fresques colorées des plafonds. Tu avais pu enfin la regarder et contempler le profil très pur de son visage. Ses traits fins te rappelaient ceux d'une divinité grecque, pareils à ses médaillons de muse, insérés dans les vieux livres d'histoire. Elle avait la beauté sobre et retenue d'une adolescente trop sage. Son regard se posa un instant sur toi. Elle te sourit et l'image s'anima, ses cils battirent sur ses

yeux clairs. Elle semblait à la fois lointaine, pourtant la douceur de son visage abolissait les distances, comme une mer calme attirant l'horizon. Elle s'était très peu livrée sur le chemin. Tu avais juste appris qu'elle allait interpréter un concerto pour violoncelle et piano d'Haendel. Elle finissait de longues études musicales sur Paris et devait intégrer l'ensemble baroque de Toulouse. Elle cherchait à louer un appartement pour s'installer dans la ville rose.

Tu n'étais pas un mélomane averti, mais tu étais revenu en soirée écouter le concert. La subtilité et la vivacité de la musique t'avaient littéralement emporté. Accompagné du mouvement de la mélodie qui résonnait encore en toi, tu t'étais approché d'elle après la représentation pour la féliciter. Pour toi, elle était déjà une virtuose. Elle avait levé ses grands yeux bleus, surprise de te revoir et avait accueilli ton compliment avec un plaisir non feint. Sa spontanéité et sa sincérité t'avaient plu. Tu avais fini par te joindre aux musiciens pour aller dîner dans une brasserie sur la place du Capitole, sans trop savoir de qui émanait l'invitation et si invitation il y avait eue. Elle s'appelait Marie. Elle devint « ta » Marie, simple comme une ritournelle car tout en elle respirait le bonheur. Plus tu la regardais, plus l'impossible prenait forme. Tu n'avais rien envisagé lors de vos premières rencontres dans les restaurants que tu lui faisais découvrir, puis soudain, tu avais été aspiré par elle, satellisé comme une vieille roche qui prend feu. L'amour s'est révélé d'un coup sans prévenir. Dépassé par sa force, tu n'avais rien pu faire qu'accueillir. Même les questions qu'il convient de se poser n'avaient pas eu de prise, rien n'avait tenu.

C'était le début de l'automne. Vous veniez de longer la jetée qui enserrait la rade de Port-Vendres. Le soleil se retirait emportant dans ses filets l'exubérance de l'été, les clameurs et les ultimes promesses d'une saison qui finissait. Ses rayons s'inclinaient à l'oblique des escarpements du port accrochant sur leurs passages les reflets argentés des vagues. Il faisait un peu frais, tu avais ouvert ton blouson afin qu'elle puisse se nicher contre ta poitrine. Tu l'avais fermé autour de ses frêles épaules et tu l'avais serrée. Elle ne disait rien, se laissant être

tienne. Vous étiez restés de longues minutes immobiles enlacés sur le rocher, face à la mer, vos regards emmêlés. Vous dévisagiez le monde. Tous les bateaux de pêche rentrant au port s'étaient figés dans un tableau que votre cœur avait emporté. Les flots berçaient leurs coques colorées. Un goéland superbe entièrement blanc vous avez frôlés. Il avait lancé un long cri rauque et sonore puis tout s'était tu. Vous étiez devenu la première aurore.

En te réveillant ce matin, la douleur est revenue. Avec elle, son ombre tapisse à nouveau ta peau. Les éclats des rêves de la nuit s'estompent peu à peu et la noirceur du jour reprend ses habitudes. Tu tentes de te rappeler mais il te semble que l'image de Marie devient plus floue. Son visage échappe, comme si ta mémoire n'arrivait plus à effectuer le bon réglage. Ses traits semblent hors de portée. Tu te frottes les yeux mais rien n'y change. Peut-être que les souvenirs s'altèrent à trop les regarder. C'est vrai, tu avais laissé l'imaginaire s'inviter, inventant d'autres histoires, avec des petits ornements rajoutés : paroles que tu n'avais pas dites, regards que tu n'avais donnés. Tout cela, s'incorporant à la réalité, avait sans doute déréglé les circuits de ta mémoire, mais tu ne regrettais rien ! Tu préférerais imaginer que savoir. Savoir, c'est comme un garde-fou qu'on ne peut plus dépasser. Quand on sait, on ne peut plus s'envoler. Il faut juste suivre la route comme les autres. La pensée libre de ses entraves, c'est un bout d'avenir qui s'additionne, un pouvoir qui modifie le réel. D'ailleurs, tu n'y avais jamais pensé. Peut-être qu'en imaginant un autre passé, on peut ralentir le temps et ouvrir un espace parallèle ? Alors on flotte entre réalité et illusion. Mais à trop changer le passé, on prend le risque de se changer soi-même, puis on disparaît, parce qu'on perd ses ancrages. L'image de Marie s'estompait de plus en plus ... Si le souvenir de son visage disparaissait, tu ne te rappellerais peut-être même plus d'elle. Que resterait-il de toi ? On a tant besoin du regard de l'autre pour exister. Quand on ne le touche plus des yeux, quand ceux de l'autre échappent, c'est la mort qui pénètre un peu.

Certes, tu pourrais faire comme si rien n'avait jamais existé, comme si cela n'était pas si grave mais tu étais comme tout le monde, bien trop pauvre. Nous sommes tous des mendiants de l'amour. Un visage s'échappe et hop : le présent se délite